

Rivkah Fishman-Duker

Rivkah Fishman-Duker est assistante en histoire juive à la Rothberg International School de l'Université Hébraïque, spécialiste des relations entre Juifs et chrétiens (Deuxième Temple et période talmudique) et des attitudes gréco-romaines et byzantines envers les Juifs et le judaïsme.

Golan Lahat, *Hapitouï Hameshi'hi (La tentation messianique, en hébreu)*, Tel Aviv, Am Oved, 2004, 187 p. ;
 Atalya Ben-Meir, *Oslo : Failure or Folly ?* Shaarei Tikva, Ariel Center for Policy Research, 2003, 138 p. ;
 Neal Kozodoy, *The Mideast Peace Process ; An Autopsy*, San Francisco, Encounter, 2002, 148 p.
 Kenneth Levin, Smith et Kraus, *The Oslo Syndrome : Delusions of a People under Siege*, 2005, 600 pp.

L'« échec des négociations de Camp David » entre Israël et l'Autorité palestinienne en juillet 2000, suivi par le déclenchement du second soulèvement armé (intifada) en septembre de la même année, ont suscité la parution de différents livres tentant d'expliquer et de rationaliser le rejet par Yasser Arafat des propositions (aux conséquences incalculables) formulées par Ehud Barak, et le président Clinton, qui conduisit à l'effondrement du processus d'Oslo, débuté en 1993. Certains de ces livres, écrits par des personnalités ayant participé aux négociations de Camp David ou à d'autres pourparlers du « processus de paix » d'Oslo au cours des années 1990, soulignent le rôle des protagonistes, leurs réalisations et leurs échecs. Denis Ross, Itamar Rabinovitch, Robert Malley, Yossi Beilin, Shlomo Ben Ami, Charles Enderlin, Guilad Sher et d'autres soutiennent qu'un accord entre Israël et les Palestiniens sur la base des « territoires contre la paix », dans l'esprit des accords d'Oslo de 1993, était possible. Mais, sans que l'on sache comment, en cours de route, l'entente ne s'est pas instaurée entre Arafat et ses interlocuteurs israéliens. Tout s'est passé comme s'il y avait eu une incompatibilité culturelle entre des Israéliens directs et impatientes et des Palestiniens rusés et patients, à moins que ce ne soit une mauvaise gestion et un malentendu du côté américain.

Outre ces récits, un autre type de critique du processus d'Oslo est parvenu au public. D'autres auteurs et penseurs ont remis en cause les prémisses de base des accords d'Oslo, notamment la validité de la formule « des territoires contre la paix », la prétendue métamor-

phose de l'Organisation de libération de la Palestine et d'Arafat en un organisme ayant renoncé à la « lutte armée » contre Israël et au terrorisme, ainsi que l'argument avancé d'avantages économiques pour parvenir à la paix. Ces versions critiques ont comme thème commun l'inéluctabilité de l'échec du processus qui a conduit aux accords d'Oslo, du fait de ses défauts intrinsèques. Parmi ceux-ci, on relève le gouffre béant entre les conceptions et objectifs de ses adeptes et concepteurs israéliens, et les attentes des Arabes palestiniens face à un accord avec Israël. Deux de ces ouvrages (sous la plume de Ben-Méir et de Kozodoy) vont plus loin et suggèrent que les Palestiniens considéraient en fait les accords d'Oslo et les négociations et traités qui s'ensuivirent comme un pas vers la réalisation de la charte palestinienne qui programmait la destruction d'Israël par étapes, lorsqu'il aurait cédé les territoires conquis pendant la guerre des Six Jours de 1967. Le petit État juif affaibli et démoralisé était appelé à tomber comme un fruit mûr dans les mains palestiniennes. En d'autres termes, dès le début, les négociateurs palestiniens étaient de mauvaise foi, recourant en même temps au terrorisme et à la diplomatie pour atteindre leur objectif ultime. À l'exception de la monographie en hébreu de Golan Lahat, *Hapitoui hameshi'hi* (La tentation messianique), dont l'impact a été de courte durée et qui n'a été connue qu'en Israël, les deux livres d'Atalya Ben-Méir, *Oslo : Failure or Folly ?* et de Neal Kozodoy, *The Mideast Peace Process : An Autopsy*, série d'articles parus dans *Commentary* de 1992 à 2002, semblent avoir échappé à l'attention générale. Il est regrettable qu'une telle introspection et une telle analyse fondées sur des déclarations officielles, des documents et des faits afférant au processus d'Oslo et à son impact, présentées de façon rigoureuse, honnête et profonde, aient été ignorées. Ce fait, en lui-même, pourrait faire l'objet d'un autre article.

La fin des temps

Dans *La tentation messianique*, Golan Lahat attribue l'échec du processus de paix d'Oslo, la rupture des négociations de Camp David, l'intifada qui suivit et la défaite retentissante de la gauche aux élections de 2001 et de 2003 au fait que les « architectes » des accords d'Oslo (la gauche israélienne) avaient transformé le processus de paix en un mouvement messianique. Le fait que Barak n'ait pas apporté la paix promise et ait été incapable de mettre fin à la violence palestinienne a conduit à sa défaite personnelle et à celle de la gauche aux urnes. Le Messie n'est pas venu et la promesse de calme et de prospérité n'a pas été tenue. La vague de soutien qui avait porté Barak au pouvoir de façon quelque peu euphorique en 1999

se solda par une profonde déception et un abattement certain lorsqu'il ne réussit pas à honorer ses promesses. Et rien ne mène autant au désespoir qu'un mouvement messianique avorté.

Lahat démontre avec succès que, bien que le processus d'Oslo était censé avancer progressivement et régulièrement, ses concepteurs et partisans considéraient la paix comme étant déjà instaurée lors de la première cérémonie de signature en 1993. La gauche israélienne, qu'il s'agisse d'hommes politiques comme Yitzhak Rabin et Shimon Pérès ou d'écrivains comme Amos Oz et A. B. Yehoshoua, se comportaient comme si la paix future envisagée comme le produit final des accords était en fait déjà survenue. Ils mettaient en relief les échanges culturels et la prospère économie de marché à l'occidentale devant être partagée entre Israéliens et Palestiniens. En fait, les perspectives d'avantages économiques apportés par la paix, tels que les fonds pour l'acquisition d'une résidence secondaire ou le financement de vacances à l'étranger, furent brandies devant le public israélien comme étant à portée de main et comme un appât pour soutenir les accords d'Oslo. Selon Lahat, la gauche a introduit dans le processus de paix les quatre caractéristiques suivantes d'un mouvement messianique : rejet du passé et du présent (réalité) ; insistance sur le fait qu'il s'agissait d'un changement révolutionnaire et non d'une réforme bureaucratique ; révolution rapide et immédiate ; et certitude que c'était l'unique voie possible et l'unique vérité. En conséquence, la gauche israélienne ignore délibérément toute réalité inopportune. Shimon Pérès, Yossi Beilin et Shulamith Aloni annoncèrent que le brillant avenir était déjà en place et qu'une ère nouvelle avait commencé. L'histoire n'était pas nécessaire. Il y avait là cependant, un contraste frappant, entre des déclarations aussi flamboyantes et la brutalité de la réalité : attentats terroristes, incitation à la haine et à la violence, tirs et attentats-suicides contre des citoyens israéliens ; mesures militaires énergiques, indispensables à la sécurité comme le bouclage, les postes de contrôle et les inspections ; le piètre état de l'économie palestinienne et la pression antisémite et anti-israélienne croissante en Occident. Les gouvernements Rabin et Pérès qualifièrent de « sacrifices pour la paix » les morts et les blessés victimes du terrorisme. Les attentats, affirmaient-ils ne visaient pas les Juifs en tant que Juifs, mais étaient destinés à saboter le processus de paix. Tout comme les textes juifs classiques décrivent l'époque précédant la venue du Messie comme un temps de violents bouleversements, de guerres et de catastrophes naturelles (« les douleurs de l'enfantement du messie »), les partisans d'Oslo ont présenté les victimes du terrorisme comme le prix à payer pour le « nouveau Moyen-

Orient ». C'est pourquoi, selon Lahat, cet aspect du processus d'Oslo ressemblait aux mouvements révolutionnaires totalitaires comme la Terreur sous la Révolution française et le communisme stalinien, lesquels justifiaient les pertes considérables en vies innocentes afin d'atteindre leurs objectifs utopiques. Lahat, cependant, prend soin d'affirmer qu'à la différence de Robespierre ou de Staline, Rabin, Pérès, Beilin et les intellectuels de gauche n'ont pas perpétré les attentats, mais les ont seulement tolérés ou justifiés.

Une autre caractéristique de l'aspect totalitaire d'Oslo était la certitude absolue d'être dans le vrai de la part de ses partisans. Aucune opinion contraire ne pouvait être tolérée. Les « fils de la lumière » qui avaient amené la paix ne pouvaient souffrir les questions ou les critiques formulées par les « fils de l'obscurité » de droite qu'ils stigmatisèrent publiquement comme de rétrogrades ennemis de la paix.

Lahat estime que les tentatives éperdues d'Ehud Barak de parvenir à un accord définitif avec Arafat à Camp David au cours de l'été 2000 furent l'ultime expression du messianisme d'Oslo, à savoir, le besoin de résoudre rapidement et complètement, sans considération de l'histoire – juive ou arabe – de nombreuses questions sérieuses comme les réfugiés, les localités de Judée-Samarie et Jérusalem. Certes, un arrangement aussi rapide n'était guère possible. Mais la gauche messianique ne parvenait pas à comprendre le moindre argument logique, et une situation n'envisageant que deux solutions possibles pouvait seulement mener à la violence, à l'effondrement du processus d'Oslo et au rejet de la gauche par les électeurs israéliens. Lahat présente ses arguments de façon pertinente et convaincante. Il cite abondamment à l'appui de ses affirmations plusieurs personnalités politiques et intellectuelles. Son analyse d'Oslo en tant que mouvement messianique révolutionnaire et laïc est complétée par un solide chapitre décrivant les éléments messianiques du sionisme laïc, socialiste et religieux. Bien qu'il remonte aux textes du Talmud, de Maimonide et des mouvements messianiques pré-modernes, l'auteur néglige – et c'est regrettable – les différentes catégories de messianisme juif à travers l'histoire distinguées par Gershom Scholem : « utopique » (révolutionnaire, rapide, apocalyptique) ou « restaurateur » (conservateur, lent, rabbinique). Ce dernier point de vue progressif prévaut largement dans les milieux juifs orthodoxes. La communauté religieuse nationale en Israël proclame elle-même que nous ne sommes qu'« au début de la délivrance. » De même, la conception de Lahat selon laquelle la « paix » est devenue le Messie et qu'Oslo n'a pas suscité l'émergence du personnage messianique incarnant le sauveur comme Staline, peut être remise en cause. Les

partisans d'Oslo ont conféré à Yitzhak Rabin des attributs semblables à ceux de Jésus. Ils ont soutenu que Rabin avait été tué pour amener la paix. Jésus n'est-il pas souvent décrit comme « le prince de la Paix » selon la prophétie d'Isaïe. Ceux qui doutent de la vérité d'Oslo et de la politique de Rabin (même quand ils condamnent son assassinat) sont accusés d'avoir causé sa mort, ce qui rappelle la façon dont l'Église a fait porter aux Juifs la culpabilité de la crucifixion de Jésus. De fait, pour l'anniversaire de la mort de Rabin, la radio et la télévision nationale d'Israël diffusent en arrière-fond musical l'*Agnus Dei* de la Messe en si mineur de Bach. On peut dire qu'on a fait de Rabin le Jésus d'Oslo. En outre, Lahat aurait pu accorder un peu plus d'attention au rôle joué par le marxisme dans le message d'Oslo communiqué par la gauche israélienne. Des dirigeants comme Pérès et Shulamit Aloni ont en effet été élevés dans des mouvements de jeunesse marxistes. Une telle influence, bien que brièvement mentionnée, mérite une attention plus soutenue.

En dépit de ces défauts, Golan Lahat a expliqué la mentalité de la gauche israélienne et ses illusions dans une étude analytique en profondeur. Son hébreu littéraire coule avec aisance et l'ouvrage est bien documenté. Bien qu'il ne s'étende pas sur la psychologie du monde arabe, ce qui aurait permis d'établir un parallèle avec son débat sur la tentation messianique d'Israël, ce livre est utile pour sa présentation de la gauche israélienne. Lahat ne taxe de mauvaise foi ni les négociateurs israéliens ni leurs interlocuteurs palestiniens, car ce n'est pas là le sujet de son livre.

La défaillance politique

Dans *Failure or Folly ?*, Atalya Ben-Meir analyse la dynamique du processus de paix d'Oslo. De toute évidence un échec, comme en témoigne le déclenchement de la seconde intifada, ce processus est également considéré par A. Ben-Meir comme une folie. S'inspirant des théories de l'historienne Barbara Tuchman (aujourd'hui disparue) dans son classique *The March of Folly* (traduit en français sous le titre *La marche folle de l'histoire*), Mme Ben-Meir soutient que la gauche israélienne en est arrivée à croire qu'en abandonnant Gaza et la Judée-Samarie aux Palestiniens et en créant un État palestinien sous la direction de l'Organisation de libération de la Palestine, le conflit israélo-arabe serait résolu et qu'on parviendrait à la paix. Cet objectif est devenu l'unique centre d'intérêt du parti travailliste d'Israël, avant même sa victoire aux élections législatives de 1992. Le désir de parvenir à ce type d'accord était si fort que, dans les années 1990 et auparavant, il détermina Shimon Pérès, Yitzhak Rabin et

leurs partisans à faire la sourde oreille aux déclarations arabes hostiles. Les Palestiniens n'ont jamais renoncé à leur plan de destruction d'Israël par étapes publié en 1974, les accords d'Oslo n'en constituant que la première. Ce fait a été confirmé aussi bien par Arafat lui-même que, de façon encore plus nette, par Fayçal Husseini en 2001, lorsqu'il compara les concessions prévues dans les accords d'Oslo au mythologique cheval de Troie qui servirait de tête de pont à une Palestine arabe « du fleuve [Jourdain] à la mer [Méditerranée] », détruisant et remplaçant l'État d'Israël. A. Ben-Meir formule donc elle aussi les points de vue fort bien décrits par Efraïm Karsh et Joel Fishman dans *La Guerre d'Oslo*¹.

L'auteur attribue l'effondrement du processus d'Oslo à la mauvaise foi des Palestiniens qui n'ont jamais respecté leurs engagements et n'ont jamais vraiment eu l'intention d'accepter l'existence d'Israël en tant qu'État souverain dans des frontières quelles qu'elles soient. Selon A. Ben-Meir, l'échec d'Oslo s'explique par le fait qu'il s'agissait véritablement d'une folie. Les universitaires et hommes politiques israéliens qui en ont pris l'initiative et l'ont mis en œuvre ont été leurrés et dupés et, à leur tour, ont trompé le public. En outre, ils ont délibérément choisi de ne tenir aucun compte des déclarations belliqueuses, des attentats terroristes et des infractions aux accords afin de poursuivre leur objectif qui allait au-delà de « la paix » et visait à réaliser un changement radical de la société israélienne. Là, elle se trouve sur un terrain moins solide. Elle aurait pu consacrer davantage de pages à cette partie de la « folie » ou l'omettre. Atalya Ben-Meir décrit en détail plusieurs moments décisifs de l'histoire du processus de paix avant et pendant les années 1990, notamment : la transformation du parti travailliste, groupe jusqu'alors préoccupé par les questions de sécurité en un parti s'intéressant principalement aux Palestiniens et détenteur d'une identité juive et sioniste des plus floues. Elle consacre plusieurs chapitres au contenu des accords d'Oslo eux-mêmes, notamment, la Déclaration de principes, les négociations, la signature, l'euphorie et les lacunes ; les accords suivants, en particulier ceux du Caire (1994) et de Wye River (1998), et l'échec ultime à Camp David et à Taba (2000-2001). Son livre traite de questions non abordées à Oslo, tels que le sort des réfugiés, de Jérusalem et des localités juives en Judée-Samarie. Il décrit aussi le rôle de personnalités comme Arafat qui ont contribué à son échec. *Failure or Folly ?* est rempli de citations extraites de documents diplomatiques, traités, discours, interviews dans les médias, correspondance et mémoires, autant de textes étayant son argumentation et la crédibilité de sa thèse. Ce livre, cependant, aurait gagné à présenter

une chronologie des événements. Plusieurs moments décisifs sont absents, par exemple la grande vague d'attentats terroristes de février/mars 1996 et l'explosion de violence palestinienne en octobre 1996 après l'ouverture des tunnels du Mur occidental à Jérusalem. Les généralisations abusives auxquelles elle se laisse aller parfois nuisent à ce qui devrait être une analyse intellectuelle impartiale. Par exemple, en récapitulant les conclusions et les leçons à tirer, elle déclare que la « signature des accords d'Oslo fut l'acte le plus immoral de l'histoire juive » (p. 126). De telles déclarations, qui frisent l'hystérie, n'ont pas leur place ici. Dans l'ensemble, cependant, *Failure or Folly ?* se lit rapidement et fournit des données fondamentales sur les principaux aspects d'Oslo. Il offre une présentation convaincante de la raison de son échec, à savoir, sa folie.

Neal Kozodoy, rédacteur en chef de *Commentary*, la principale revue juive contemporaine en Amérique, a choisi de réunir plusieurs articles sur le processus de paix, déjà parus dans ses pages au cours de cette dernière décennie. Ce recueil est intitulé *The Mideast Peace Process*, et son sous-titre *An Autopsy* suggère – et c'est ce qu'il pense – que le processus de paix est mort. Les travaux des auteurs suivants sont repris dans ce numéro : Neal Kozodoy, David Bar Illan, Yigal Carmon, Douglas J. Feith, Dore Gold, Hillel Halkin, Nadav Haetzni, Youval Steinitz, Daniel Pipes, Norman Podhoretz, Fiamma Nirenstein, Efraim Karsh et Mark Helprin. Ces articles sont factuels et analytiques, reflétant les efforts investis pour améliorer notre compréhension de cet épisode de l'histoire d'Israël. De nombreux auteurs, formés à l'étranger ou y résidant, apportent une perspective nouvelle qui transcende les termes de référence ordinaires du débat israélien. Les thèses et hypothèses des divers auteurs sont bien moins étouffées qu'en Israël où le processus de paix a le statut de « non-sujet », une sorte de trou noir, où une remise en cause de ses principes de base serait vraisemblablement éliminée par l'intimidation ou se heurterait à un silence glacial. À une époque, ceux qui remettaient en cause le bien-fondé du processus de paix étaient accusés d'être contre « La Paix »...

Si *Making Peace with the PLO* de David Makovsky offre un bon récit du processus diplomatique et de la progression des événements, le recueil d'articles de Kozodoy, par son analyse des questions politiques fondamentales, ajoute une nouvelle dimension à nos connaissances. Les deux textes devraient être lus ensemble. Ce livre répond à un besoin réel parce qu'il est indispensable de comprendre le processus de paix pour comprendre la situation actuelle d'Israël. Bien que certains faits nouveaux pénètrent de temps en temps dans le domaine public, de nombreuses questions, parmi les plus ardues,

concernant le processus de paix demeurent toujours sans réponse. Cet état de choses s'explique en partie par le fait que les « architectes d'Oslo » n'ont jamais expliqué franchement sa signification au public. Pire encore, ils en ont dissimulé et déformé certains aspects fondamentaux. En janvier 1996, Hillel Halkin décrit ce que ressentent de nombreux citoyens israéliens : « le gouvernement Rabin continue à garder le secret face à son peuple sur les objectifs du processus de paix, notamment les frontières qu'il entend maintenir et sa conception du sort de dizaines de milliers de Juifs habitant au-delà de ces frontières ; une grande partie des Israéliens ont le sentiment d'être des passagers à bord d'un bateau qui vient d'être détourné par son capitaine et son équipage, lesquels les entraînent désormais vers une destination inconnue et peut-être funeste, à travers un brouillard dense et des eaux minées, avec seulement l'assentiment de la moitié des passagers ».

Retour sur les erreurs

À cet égard, il faut comprendre les hypothèses de base du processus d'Oslo, comment s'est développé ce concept, ce que le gouvernement d'Israël attend de l'autre partie en échange de ses concessions et ce qui s'est finalement passé. David Bar Illan décrit la situation telle qu'elle lui apparaissait en septembre 1993 : « Il n'est guère aisé de cerner la stratégie de négociation du gouvernement travailliste. D'emblée, Rabin a fait concessions sur concessions, sans l'ombre de réciprocité. Avant le dixième round après Madrid, il déclara – annonçant implicitement ce qu'il avait fait jusqu'alors – que le moment des concessions unilatérales était terminé. Mais il ne précisa jamais ce qu'il attendait du côté arabe. »

Si l'on considère les pertes civiles considérables provoquées par le processus de paix (plus de 1 100), la polarisation de la vie publique, les contraintes qu'il a imposées à toute la société israélienne et la destruction de l'économie, il apparaît clairement qu'il faudrait aborder les sujets soulevés par les contemporains. Voici plusieurs points évoqués par les divers participants : selon Dore Gold, le gouvernement Rabin n'a pas consulté des experts et conseillers impartiaux et, selon Yigal Carmon, « les Israéliens assistaient là [le 20 août 1993 en Norvège, lors de la cérémonie secrète initiant la Déclaration de principes] à l'un des gestes diplomatiques les plus importants de l'histoire – sans avoir consulté la moindre autorité militaire, le moindre officier des renseignements ou le moindre spécialiste des questions arabes. »... L'une des erreurs centrales d'Oslo fut l'hypothèse que l'OLP allait protéger Israël contre le terrorisme. Sur cette question, Dore Gold

remercie David Makovsky qui a fait œuvre de pionnier dans sa monographie *Making Peace with the PLO*, (1996). Makovsky affirmait que l'hypothèse selon laquelle l'OLP combattrait le terrorisme « s'avère être l'un des principaux mauvais calculs d'Oslo. »

Un autre point semble être occulté dans le débat israélien, la question de savoir à quel point le processus de paix représentait un écart de la tradition démocratique parlementaire d'Israël. Hillel Halkin expliqua que les travaillistes avaient abandonné leur programme électoral officiel de 1992 qui, entre autres, comprenait les alinéas suivants : « Israël poursuivra les négociations avec des représentants palestiniens autorisés et reconnus, originaires des territoires occupés par Israël depuis 1967... Il faut parvenir à un accord dans un cadre jordano-palestinien... et non un État palestinien distinct à l'ouest du Jourdain... Jérusalem demeurera unie et indivisible sous souveraineté israélienne... Dans tout accord de paix avec la Syrie, la présence et le contrôle d'Israël se maintiendront, aussi bien en termes militaires qu'en termes de peuplement, [sur le plateau du Golan]. » Lorsque le gouvernement Rabin abandonna les positions qu'il s'était publiquement engagé à respecter et entreprit un changement radical de la politique traditionnelle d'Israël, il aurait dû appeler à de nouvelles élections pour obtenir un nouveau mandat. Selon Halkin, le fait qu'il se soit abstenu dans ce domaine constitue une grave violation du processus démocratique. Il écrit : « ... c'est une chose de mentir sur des questions ordinaires d'opportunisme politique, c'en est une autre de mentir sur une décision capitale qui affectera profondément l'avenir d'un pays tant qu'il continuera d'exister. Si la question des frontières d'Israël, de leur emplacement, de la capacité de les défendre, de qui vit et dirige de part et d'autre de ces frontières et des relations multimillénaires avec l'histoire juive ne justifie pas qu'on consulte la population israélienne dans le cadre de la politique démocratique, à quoi sert la démocratie ? »

Dans une perspective plus large, Norman Podhoretz explique que les dirigeants d'Israël n'ont pas dit la vérité au public. Il écrit qu'en réalité, ce qui était insupportable pour Rabin et Pérès, et qu'ils ont donc éludé, c'était que « l'aspiration d'Israël à la paix n'était partagée ni par le monde arabe en général ni par les Palestiniens en particulier – que leur opposition n'avait rien à voir avec ce qu'Israël avait fait ou n'avait pas fait, mais avec le seul fait qu'il existait. Avec le temps, alors que les événements, les uns après les autres, se chargèrent d'exposer l'illusion du processus d'Oslo, il fallut inventer de plus en plus de rationalisations, formuler de plus en plus de mensonges pour le maintenir en vie. » Le problème fondamental,

selon Podhoretz, c'était la proposition même que le processus de paix apporterait la paix.

Ce débat conduit à un thème plus vaste, à savoir l'obligation du gouvernement de dire la vérité à ses citoyens, obligation qui existe dans toutes les démocraties, mais qui importe d'autant plus dans un pays de citoyens-soldats. Cela fait partie intégrante de la « *Iska* » d'origine qui remonte aux premiers jours de l'État ; il s'agit du contrat implicite sur lequel se fonde notre système de réservistes. Il est d'une importance majeure que la confiance du public en ses représentants élus soit préservée parce que c'est le fondement de la légitimité démocratique. C'est pour cette raison que les ennemis d'Israël s'acharnent, avec leurs alliés dans la société israélienne, à saper cette relation ; en effet, s'ils y parviennent, le pays ne pourra plus se défendre. En dernier ressort, le fonctionnement sain d'une démocratie doit se fonder sur la vérité et la confiance et non sur la manipulation de l'opinion publique par des tactiques cyniques.

Ce livre soulève un deuxième sujet, la nécessité de disposer d'une histoire critique faisant autorité sur l'échec du processus de paix, fondée sur des documents et des interviews. À cet égard, on peut prendre l'exemple des Pays-Bas dans l'après guerre. À la Libération, le royaume des Pays-Bas commanda une histoire officielle du pays pendant la Seconde Guerre mondiale et le professeur Lou de Jong, directeur de l'Institut national des Pays-Bas sur la guerre, rédigea un récit en plusieurs volumes, intitulé *Le royaume des Pays-Bas pendant la Seconde Guerre mondiale (Het Koninkrijk der Nederlanden in de Tweede Wereldoorlog)*. C'était un récit historique honnête couvrant presque tous les aspects de l'expérience vécue par les Néerlandais, notamment le taux élevé de collaboration avec les nazis à tous les niveaux de la société, y compris dans la bureaucratie et la police. Bien que, par certains aspects, ce récit soit absolument horrifiant, il a permis aux Pays-Bas d'affronter leur passé. Dans l'ensemble, cet ouvrage a exercé un impact bénéfique. Par contre, l'histoire d'Israël comporte de nombreux trous. Il n'existe pas, par exemple, de récit historique faisant autorité sur les carences politiques et militaires de la guerre de Kippour. En outre, comme de nombreux aspects de la guerre d'Indépendance et des débuts de l'État d'Israël n'avaient pas fait l'objet d'un examen critique autorisé, les « nouveaux historiens » se sont engouffrés dans cette brèche. En vertu de cette même logique, la société israélienne a, de toute évidence, besoin d'un examen critique du processus de paix et une évaluation complète des raisons pour lesquelles il a mal tourné. Dans ce domaine, l'étude des relations financières instau-

rées entre les élites politiques palestiniennes et israéliennes serait du plus haut intérêt. Une telle recommandation ne doit pas être envisagée dans un sens partisan, mais dans l'intérêt national.

Dans une démocratie saine, il est important qu'un public instruit soit au courant du passé national. Cette prise de conscience des faits et la perspective qu'elle offrirait s'avèrent nécessaires pour élaborer une politique saine. L'affirmation de l'un des « architectes d'Oslo », Shimon Pérès, selon laquelle l'histoire ne sert à rien est fallacieuse et dépourvue d'intérêt. Il faut rappeler en outre que ce n'est pas par hasard que les régimes totalitaires cachent et falsifient l'histoire. Cultiver l'amnésie historique est un moyen fondamental pour contrôler et manipuler l'opinion publique.

L'ouvrage de Kozodoy, *The Mideast Peace Process ; An Autopsy*, présente l'avantage de proposer un choix judicieux d'articles donnant une compréhension nette et équilibrée du sujet. Sa contribution est brève, riche et raffinée. Cet excellent livre aurait seulement pu être complété par deux articles supplémentaires : l'un sur le rôle de l'administration américaine, l'autre sur celui de l'Union européenne.

Le syndrome de l'histoire juive moderne

« Le récit historique est une question d'honnêteté. Pour comprendre Oslo, il faut avoir une vaste perspective. » Tels sont les propos de Kenneth Levin, professeur de psychanalyse clinique à Harvard et historien formé à Princeton. Son livre entreprend de recourir aux méthodes aussi bien psychanalytiques qu'historiques pour expliquer le phénomène d'Oslo.

L'interprétation fait référence à toute une philosophie de l'histoire qui tente d'analyser le syndrome de l'histoire juive moderne.

Levin soutient que, depuis l'Émancipation, le peuple juif vit en état de siège, contraint d'affronter une haine existentielle implacable. Certains Juifs sont capables de supporter cette pression, d'autres non. Ceux qui ne trouvent pas la force intérieure nécessaire tentent de résoudre le problème en s'identifiant, à des degrés divers, à leurs persécuteurs. Cette situation est aggravée par le fait que les victimes ont le sentiment qu'en se rangeant aux côtés de ceux qui les ont assiégées, elles pourront prendre le contrôle de leur environnement. L'auteur étudie les partisans de chacune de ces tendances au cours de l'histoire moderne. D'un côté, on trouve les Juifs qui ont préservé leur identité, participant fièrement à la vie communautaire, estimant qu'ils doivent prendre en main leur destinée, en s'efforçant de réaliser les aspirations nationales juives sous la forme du sionisme (Théodore Herzl, David Ben Gourion et Aharon Megged). De l'autre, on

trouve ceux qui se sont identifiés à la culture ou à la population dominante, rejetant le « particularisme juif » en faveur d'idéaux universalistes, par exemple, la famille Sulzberger du *New York Times*, Judah Magnes, Martin Buber, Shimon Pérès et Yossi Beilin. De façon générale, l'acceptation de la tendance dominante a aidé les membres de ce groupe à atteindre des postes conférant honneurs et influence.

Les relations entre les deux groupes relèvent davantage de la confrontation que du dialogue, les universalistes s'efforçant de miner tout sentiment national et communautaire. C'est précisément la cohésion de la société juive que les universalistes, dans leur guerre contre le « particularisme » juif, entendent détruire. En somme, ceux qui s'identifient à l'idée juive estiment appartenir à une nation plus large, alors que les universalistes vivent et agissent comme des individualistes dans les questions juives tout en aspirant à se conformer aux valeurs de la société majoritaire.

Levin offre une conception cohérente du judaïsme moderne aussi bien en diaspora qu'en Israël. Bien qu'il ne traite pas de l'expérience juive dans l'Europe d'après-guerre, on peut procéder par extrapolation. De ce point de vue, l'histoire du Yishouv ou la création de l'État d'Israël ne représentent pas un événement exceptionnel, mais relève du continuum historique juif. Convaincante, son argumentation implique que l'histoire juive peut être évaluée en termes de référence traditionnels. Le passé historique possède alors une pertinence ; il n'existe pas de début entièrement nouveau – comme les architectes d'Oslo, par exemple, voudraient le faire accroire – et il n'existe pas de « nouvel Israélien ». En d'autres termes, tous les aspects de l'histoire juive moderne et israélienne font partie d'un même ensemble et méritent un examen critique.

Si message il y a, celui que transmet ce livre est le suivant : *l'histoire compte*. Levin a construit une démonstration, à partir d'ouvrages pionniers tels que *The Jewish State* de Yoram Hazony [en cours de traduction en français] et *The Mideast Peace Process* de Neal Kozodoy. Elle nous aide à mieux comprendre le présent. *The Oslo Syndrome* révèle l'indigence spirituelle et la malhonnêteté intellectuelle de ceux qui ont proclamé que l'expérience humaine était sans importance et ont induit en erreur toute une génération.

Bien écrit, bien agencé et hautement instructif, l'ouvrage résume plusieurs points historiques. Le chapitre IX, par exemple, montre comment l'Angleterre, puissance mandataire, s'abstint de respecter ses engagements. Bien que les efforts déployés par les sionistes pour obtenir un État juif souverain soient bien connus, ce chapitre expose les attitudes destructrices de leurs opposants juifs à une

époque où l'extermination des Juifs européens se précisait. Le sixième chapitre décrit l'impuissance des Juifs américains à exercer une influence sur le gouvernement des États-Unis pour qu'il adopte une politique de sauvetage pendant la Shoah, et notamment l'inefficacité des dirigeants juifs. Levin traite également du rôle énergique joué par les Britanniques pour empêcher l'évasion des Juifs de l'Europe nazie. De même, l'information bien documentée qu'il présente concernant Franklin D. Roosevelt est vraiment peu flatteuse ; il considère aussi comme une illusion la croyance des Juifs américains dans la bienveillance du président. Si Roosevelt avait vécu après la guerre, soutient Levin, il serait apparu comme un ennemi des Juifs.

La dernière partie du livre traite d'Oslo et de sa rationalisation idéologique par l'élite intellectuelle d'Israël. Les architectes du « processus », souligne Levin, présentent à l'opinion publique israélienne des faits déformés. Il montre l'irritation que leur cause un régime démocratique, la façon dont ils étouffent la voix des opposants, l'absence de débat public et le sacrifice de l'honnêteté intellectuelle par des universitaires et intellectuels qui ont réécrit l'histoire. Évoquant les méthodes du parti travailliste, Levin écrit :

« La méthode de Beilin consistant à vouloir créer des *faits accomplis* [en français dans le texte] sans tenir compte de l'opinion publique ou même de la politique gouvernementale, a inauguré, ou du moins, caractérisé, ce qui est devenu, au cours des années 1990, quasiment une norme de comportement de la part du parti travailliste. Cela comprend le recours au subterfuge dans les campagnes électorales et une formulation continuelle de la politique, consistant à nier toute intention de poursuivre des concessions en dehors du consensus national ou des positions établies du parti travailliste, tout en cherchant à négocier en secret des compromis de politique d'une grande portée et à présenter au public comme un *fait accompli* des accords incluant de telles concessions... L'argument devint alors : Si la plupart des Israéliens tardaient à comprendre que la paix pourrait être à portée de main pour peu qu'ils rompent avec leur ancien mode de pensée sur les frontières défendables, la sécurité et les menaces que font peser leurs voisins, il était du devoir des dirigeants d'opérer pour eux cette rupture, de transformer les concessions en faits établis, en dépit de la résistance de l'opinion publique. » (pp. 328-329). Shimon Pérès a déclaré dans le même esprit en novembre 1995 : « Un dirigeant doit être comme un chauffeur d'autobus... Il ne peut pas tourner tout le temps la tête pour voir comment se sentent les passagers. » (p. 329). Ce livre présente un tableau sobre et équilibré du vécu juif à l'époque contemporaine, en mettant l'accent plus particulièrement sur la

façon dont l'aventure d'Oslo a affecté la société israélienne à tous les niveaux, ainsi que les Juifs de l'étranger. Le débat sur Oslo est traité de façon plus franche et plus complète que ce n'est en général le cas en Israël. Cet ouvrage réaffirme à nouveau l'importance d'un traitement honnête de l'histoire. *The Oslo Syndrome* n'a rien à voir avec la « nouvelle histoire », dans laquelle l'information est sélectionnée et falsifiée pour correspondre à l'idéologie ; c'est un récit soigneusement documenté, fidèle aux faits. ■

Joël Fishman, Ephraïm Karsh, *La Guerre d'Oslo*, deux essais « Anatomie d'une illusion », « L'étrange mésaventure d'Oslo », Paris, Editions de Passy, 2005, 257 p.

Nelly Sayagh

Présidente de l'Institut pour la défense de la démocratie.

La *Guerre d'Oslo*, un essai de Joël Fishman et Ephraïm Karsh porte un titre en apparence provocateur mais qui est à la mesure de ce que révèlent ses auteurs sur ce que fut en réalité « Le Processus d'Oslo ».

Car ce que les diplomates et la majeure partie de l'opinion publique occidentale ont qualifié avec espoir de « Processus de Paix », ne fut semble-t-il qu'un cynique et constant processus de guerre pour les dirigeants palestiniens. Suivant une stratégie annoncée à l'avance et appliquée avec détermination et cohérence tout au long de ces deux dernières décennies en dépit ou, pourrait-on dire, grâce aux apparences.

Loin d'énoncer arbitrairement une théorie, Fishman et Karsh, tous deux chercheurs et historiens, s'attachent à expliquer et à démontrer scientifiquement ce qu'ils avancent.

Dans la première partie du livre, Ephraïm Karsh² rappelle une série d'événements pour la plupart peu ou pas connus, qui prouvent d'abord qu'à travers le processus d'Oslo, les dirigeants palestiniens n'ont en fait jamais cessé de poursuivre « l'objectif stratégique » de détruire « par étapes » l'Etat Juif ; notamment en opérant un grignotage territorial progressif et en revendiquant le « Droit au retour » de tous les réfugiés palestiniens et de leur descendants. Il montre également comment Yasser Arafat et ses alliés ont progressé sur cette voie et ainsi dupé l'Occident, n'hésitant pas à utiliser divers ruses tactiques dont la culture diplomatique occidentale est peu coutumière à un tel degré : duplicité, versatilité, mensonge à grande échelle, violation délibérée d'accords,